

bras, des hachettes, des couteaux. Bondissante, elle foule aux pieds un crâne, tandis qu'un éléphant batifole à ses côtés.

En levant la tête, le brigadier Comte aperçoit au plafond l'étoile de David et des crânes d'enfants morts. Un peu plus loin, une forme humaine est prosternée devant un « baby-foot ». C'est la prêtresse Alfeola, la femme de Maurice Gérard. Elle pousse des cris aigus. Dans une pièce obscure, les deux petits lits laqués de rose des enfants disparus. Le brigadier Comte ne peut que marmonner : « Ah ben ! Ça alors... ça alors... » Courageusement, il demande à voir les souterrains de l'ancien hôpital.

Impénétrable, Michel Dib le conduit, mais le brigadier rebrousse chemin devant l'autel qui servait aux rites du swami. Tout d'un coup, on entend un hurlement. C'est le mage qui vient de découvrir que ses deux statuètes magiques lui ont été volées. Le brigadier Comte respire. Il est comme délivré d'un charme. Enfin quelque chose de palpable, un vol, un délit familial qui peut être catalogué, consigné dans un rapport en termes réglementaires. Il retrouve toute son assurance. Professionnel, il demande : « Elles valaient cher ? »

— Mais c'étaient des statuètes qui parlent ! s'exclame le mage. C'est le maître Guepat qui m'a appris à les faire parler, en me confiant le secret de Plutarque dans un temple souterrain de Hawaï... » Le brigadier-chef Comte, accompagné de ses gendarmes, se replie en toute hâte dans sa gendarmerie, pour rédiger un rapport ésotérique, incohérent, fantasmagorique, qui entachera sa carrière.

### Par correspondance

Dans son cabinet, au palais de Justice de Metz, le juge d'instruction Kuhn sourit des niaiseries du brigadier Comte. Il en plaisante avec son greffier. C'est un juriste brillant, un magistrat d'avenir, bien noté. Il sort beaucoup, il a des relations à Paris, il lit, il va au spectacle, il fait du sport. Il balaise d'un geste ces turlupinades d'un autre âge et décide d'enlever cette affaire aux gendarmes lorrains et de la prendre en main. On va voir ce qu'on va voir.

Il relève d'abord des incohérences dans le récit du mage. Personne dans le village n'a entendu de coups de feu. Le propre chien de Maurice Gérard n'a pas aboyé. La porte de l'ashram était fermée à clef et aucune trace d'effraction n'a été relevée. D'autre part, les deux garçonnetts disparus, infirmes, étaient délaissés par leurs parents. Pascal, atteint d'une maladie osseuse, et Gabriel atteint de surdité et presque incapable de parler, ne sortaient jamais de leur pièce désolée et glaciale. Le juge Kuhn décide donc que Maurice Gérard sera gardé à vue.



MME GÉRARD ET QUATRE DE SES ENFANTS  
Des casseroles sur les journalistes

Deux jours après, le juge Kuhn téléphonait désespérément à toutes les librairies spécialisées dans l'hermétisme, à toutes les revues de yoga. Il finit par dénicher un maître yoga local, M. Calvé. Maurice Gérard s'était en effet révélé invulnérable. Il se tétanisait, entrait en transe, en lévitation. M. Calvé tente de l'affronter. En présence des policiers et de M. Kuhn — démoralisé, un autre homme — le combat singulier des deux mages se poursuit sans résultat. Maurice Gérard reste inébranlable. Le champion de M. Kuhn s'avoue vaincu. Le mage de Marsal dut être remis en liberté.

Le mage revient donc dans son village. Car c'est son village. Il est né à Marsal en 1929. Ses parents possèdent une grande ferme et ce vieil hôpital militaire qui deviendra l'ashram. Mais son père n'est pas un paysan comme les autres : c'est un sorcier. Il lit des livres de sorcellerie. Il sait jeter des sorts. Il en est fier. Il raconte à son fils de vieilles légendes de fées et de démons. Les habitants de Marsal ne lui sont pas hostiles, au contraire. Marsal... Il faut voir ce village de 350 habitants, entouré de remparts, noyé de brumes, avec des arches effondrées qui surgissent dans les cours de ferme. Il faut se souvenir que la campagne lorraine est le pays des apparitions et qu'après tout Domrémy n'est pas loin. Le petit Maurice n'est pas encore Jeanne d'Arc mais il court la campagne. Il essaie de trouver des sources, de découvrir des trésors. A onze ans, il impose les mains, il guérit les rhumatismes des vieilles, paysannes. A l'école, c'est un bon élève. L'instituteur voudrait le « pousser ». Mais

l'ambition de Maurice est ailleurs : il sera sorcier, comme papa.

D'ailleurs, à seize ans, on le met aux travaux de la ferme, aux côtés de son frère aîné. Mais Maurice veut s'instruire. « Pensez, il a appris toute la médecine », dit Mme Brandel, qui tient un café sur la Grand-Place. Par correspondance, Maurice suit des cours de chimie, de littérature. Toujours par correspondance, il obtient aussi un « diplôme » de yoga. En 1952, à 23 ans, il quitte la ferme paternelle et s'installe à Paris.

### Le miroir de Mazda

Alors commence le mystère Gérard. Dix après, Maurice Gérard, qui est devenu shri swami Matkormano, est un mage célèbre. Robert Charroux, spécialiste des sciences initiées, lui consacre un long chapitre dans « le Livre des maîtres du monde » (300 000 exemplaires). Le swami Matkormano donne des conférences, des consultations. Il a de l'argent. En 1958, il rencontre une belle jeune femme brune, Josiane. C'est une « initiée ». Il l'envoûte et l'épouse. Elle est devenue cette vieille sorcière Alfeola qui jette des casseroles sur les journalistes madrilénes.

Et puis, un jour, Maurice Gérard revient à Marsal, avec sa prêtresse et ses six enfants. Il est bien accueilli : le village n'avait plus de sorcier car le père n'exerçait presque plus. Au café Brandel, le mage donne quelques conférences. Tout le village s'y rend. Le mage raconte comment il a reçu un message télépathique de l'astral qui lui a ordonné de partir en Egypte : « J'ai étudié, disait-il, à l'université du désert. » Puis en Iran : « J'ai retrouvé

le secret des mages persans. J'ai été admis à regarder dans le miroir de Mazda. » De temps en temps un luron faisait une plaisanterie sur la pile Mazda, mais c'était rare. D'ailleurs le mage le prenait bien. Il enchaînait sur ce secret de Plutarque qu'il avait appris dans un *findos* de Hawaï et qui permet de faire parler les statuètes. A la sortie de ces conférences, il essayait de vendre une brochure de 16 F. Mais personne ne l'achetait. En Lorraine, on aime bien les sorciers. A une condition : qu'ils soient bénévoles.

### L'ère du fluide

La battue vient de finir. Le juge Kuhn s'est finalement aventuré dans les souterrains, suivi par les gendarmes, la presse locale, les gens du village. Ses dernières paroles sur les lieux de l'enquête ont été pour dire à un gendarme : « Mais ne touchez pas, malheureux, vous allez faire tomber la voûte. » Le juge Kuhn est définitivement gagné au surnaturel. Le mage de Marsal a fait un adepte de plus. Curieuse battue où l'on ne cherchait pas les enfants, mais où l'on menait plutôt un ballet autour du mage, pour donner corps à ses rêves.

Nous retournons vers la maison du mage. Avec nous, il y a l'espagnol mais, cette fois, il n'y a pas de casserole. C'est Vaugrante qui nous a ouvert. Il n'est plus habillé en parachutiste. Il a mis un costume. Il est en train de jouer au « baby-foot » avec Dib, le peintre de la déesse. « C'est ennuyeux pour le culte, fait Dib, tout en jouant. Je n'ai pas pu travailler avec toute cette agitation. — Qu'est-ce que vous faites ? — Eh bien ! Je n'ai pas fini de peindre les miroirs. — Quels miroirs ? »

Mais voilà le mage. Il a l'air fatigué. « C'est bien triste, cette histoire, messieurs. Si je leur avais envoyé plus d'électricité, ils seraient peut-être encore là. Ils auraient pu se défendre. » Je pense un moment qu'il s'agit d'un fluide. Mais non, le mage montre un fil électrique qu'il branchait sur les lits de fer des deux enfants. « Ils prenaient 300 grammes en une nuit, explique-t-il, mais ils les perdaient au matin. » Puis : « Vous savez que la prêtresse écrit à Mme de Gaulle ? — Oui, je sais, mais pourquoi ? »

Le mage ne répond pas. Il nous regarde, puis : « A Hawaï, j'ai appris que l'ère de l'émancipation avait sonné pour chacun de nous. C'est l'ère du fluide, de la couleur, des rayons solaires. — Est-ce qu'on va retrouver les enfants ? », a demandé quelqu'un. Le mage est sorti d'un long rêve : « Quels enfants ? » Dib pousse un cri. Il vient de marquer un but. A Domrémy, tout a peut-être commencé comme ça. Et toute cette histoire serait farce si deux gosses n'y avaient, selon toute vraisemblance, perdu la vie.

FRANÇOIS CAVIGLIOLI